

de Galliciens qui étaient disposés à se joindre aux fugitifs de Podgorze. On parle de complots, sans doute, et de papiers saisis; mais le danger était pour les conspirateurs, et non pour le Gouvernement, puisque le peuple les avait en horreur. Les autorités locales devaient donc s'occuper beaucoup plus de les protéger contre leurs vassaux que de les abandonner, sauf à les châtier ensuite. Voilà ce qu'incontestablement elles n'ont pas fait, et ce que d'abord, au moins, elles auraient pu faire. L'Europe donc n'a pas été injuste en les accusant d'une complicité, qui, nous en convenons, serait difficile à expliquer, si on ne l'attribuait pas aux motifs suivants.

Les révolutions qui commencent n'ont guère d'avenir lorsqu'elles ne trouvent aucun aliment, soit dans les passions, soit dans les intérêts de la multitude. Jusqu'ici les Polonais s'étaient soulevés afin de reconquérir leur nationalité, et l'amour de la patrie, unissant les pauvres aux riches, les amenait sur le même champ de bataille pour vaincre ou pour mourir ensemble. N'aura-t-on point pensé qu'il y aurait une habileté suprême à diviser ces deux classes, à lancer la seconde contre la première, à se servir de la force brutale pour dompter la force intelligente? C'était opposer les idées révolutionnaires aux idées révolutionnaires par une combinaison que Machiavel n'avait point prévue et dont, à juste titre, il aurait été fier. Nous voulons croire, pour l'honneur de l'humanité, qu'un pareil système ne s'est nettement présenté à la pensée d'aucun souverain, ni même d'aucun ministre; mais qui oserait nier qu'à l'insu si l'on veut, soit de la cour de Vienne, soit de ses agents, ce système n'ait reçu une aussi complète réalisation que s'il avait été prémédité d'avance? Avec de pareils faits à sa charge, si innocent que puisse être le gouvernement autrichien, il doit s'attendre ici-bas au sort qui lui serait réservé s'il était véritablement coupable.

Nous ne parlerons pas de la désolation d'une grande partie de la Gallicie, car ce malheur, s'il était seul, serait réparé à la longue, et après une année de famine, provoquée par la suspension des travaux agricoles, viendraient des temps plus prospères. Mais il sera bien plus difficile de rendre aux classes supérieures leur ancienne foi dans la pratique du Gouvernement, et de faire perdre aux classes inférieures le souvenir des saturnales qu'à leur yeux du moins il a sanctionnées et applaudies. Une jacquerie commencée par le peuple est déjà d'un assez mauvais exemple, que sera-ce d'une jacquerie autorisée par le pouvoir et récompensée par ordonnance? L'une est formellement anarchique, l'autre a pour auteurs les représentants mêmes de l'ordre, et ceux qui seraient appelés à y prendre part, si elle devait se répéter, y consentiraient difficilement. Malheur au gouvernement placé dans des conditions telles que l'opinion pourra, sans trop d'injustice, le supposer capable de chercher au besoin son salut dans l'emploi de semblables moyens! Il finira par avoir tout le monde contre lui, et ceux qui ne veulent pas être pillés ou massacrés, et ceux qui attendent, sans le recevoir, le signal du meurtre et de la rapine.

Beaucoup plus que le panslavisme ou le désir d'obtenir des institutions nouvelles, les désastres de la Gallicie, ébranleront la puissance morale de l'Autriche dans son empire déjà si chancelant, et, par cela même, elle recherchera avec une anxiété croissante la périlleuse bienveillance de la Russie. La princesse Olga aurait eu peut-être un autre époux si Cracovie s'était soulevé un an plus tôt et que les mêmes crimes, en excitant l'animadversion de l'Europe occidentale, fussent venus ajouter leur détestable influence aux nombreux ferments de discorde qui existent déjà en Allemagne. Que la France et l'Angleterre se tiennent pour averties. Si elles n'y prennent garde, les conséquences de la dernière insurrection polonaise seront toutes au profit de la politique russe en Orient ou des doctrines communistes en Allemagne, et par conséquent dans l'Europe entière. *Univers.*

CORRESPONDANCE DE QUÉBEC.

M. L'ÉDITEUR,

Souvenirs de la Fête-Dieu à Notre-Dame des Anges de Stanbridge.

Il n'y a encore que quelques mois, Notre-Dame des Anges n'était qu'une mission irrégulière, un missionnaire d'Henryville allait une fois tous les mois dans ces endroits solitaires et peuplés d'âmes de diverses croyances religieuses. Les bonnes mœurs s'y pratiquaient à peine parmi les habitants, on se défilait les uns des autres, et souvent entraînés par les fausses idées de leurs voisins d'une religion opposée, des catholiques commençaient à perdre de vue les quelques instructions rares données à la hâte par le missionnaire.... Aujourd'hui, tout est nouveau, tout devient florissant et l'activité va croissante à l'établissement du patron du township, M. H. Des Rivières. Le digne desservant de la paroisse, Messire J. Leclerc avec le zèle et le talent qui le distinguent, a su étudier et comprendre le caractère de ces nouveaux paroissiens, il a su insinuer dans leur cœur le goût pour les cérémonies religieuses, et cela avec avantage pour la religion catholique au milieu de tant de différentes sectes.

Pour la première fois, et c'était bien nouveau pour les habitants du township... La procession de la Fête Dieu qui se fait si belle et avec tant de triomphe dans la capitale... Il y avait ici à Notre-Dame quelque chose de plus imposant, non, par les brillants de bijoux, de pierreries et de diamants, non, par des milliers de personnes,.... non.... C'était la nouveauté de cette pompe au milieu de la forêt.

Rien ne fut plus beau, rien ne fut plus magique à l'âme, que le moment venu où la bannière portant l'image de Marie et de son fils, vint prendre

place en tête de la marche.... Douze jeunes filles habillées de blanc, le ruban bleu à la ceinture, portaient tour à tour une statue magnifique de la Vierge. Elles suivaient deux longues files de femmes marchant le long des balises... le chœur venait ensuite, puis les fleuristes, aux ceintures rouges et bleues, jetaient en figurant, des fleurs à Dieu—l'évêque des thuriféraires montait vers le ciel et emporté par une brise légère, allait se mêler au parfum de la forêt voisine. Derrière le dais, suivaient le patron des townships, son épouse, la famille et quelques amis de la maison. Venait ensuite un corps de six, jouant tous des instruments à vent, puis la foule des hommes tenue en respect et guidée par des connétables au bâton bleu doré... La procession ainsi dirigée s'ébranlait et marchait vers le reposoir—le chant de l'hymne et la musique tour à tour, dans un air, où jamais des chants religieux n'avaient été entendus; l'écho de ces airs mélodieux, donnant sur les bois voisins et répété dans le lointain firent à ma jeune âme une image bien grande de la nature—Nous suivions en silence et en arrière du dais, jusqu'au pont de la petite Rivière. En ce moment, le chant de l'hymne cessa par degrés et le murmure de l'eau qui coulait sur la dalle des moulins, emportait avec la brise les derniers mots du *Pange lingua*, à quelques pas de l'autre côté du pont, se trouvait le reposoir; quelques pots de fleurs, quelques cierges et deux images saintes en ornaient l'intérieur, l'extérieur était fait en arche et entouré de sapins. C'était là que se terminait la marche, le *Te Deum* fut entonné et la procession, reprit son cours, jusqu'à la chapelle avec le même ordre et le même respect.

Tout le tems de la cérémonie, nous eûmes à remarquer avec plaisir la dévotion avec laquelle les Américains accompagnèrent la procession, deux d'entre eux, dont l'un était un des musiciens venu de Durham et l'autre une jeune fille vinrent prier monsieur Leclerc de les baptiser, immédiatement après les cérémonies.

BULLETIN.

Orégon.—Nomination et résignations.—Pologne.—Éducation.—Accident.—Casa da Misericordiá de Rio Janeiro.—Le R. P. Lacordaire.—Venit de l'abbaye de Cîteaux.—Mendiants.—Nouvelle étrange.

Nous donnons les dernières nouvelles d'Europe d'après l'*Aurore* et le *Courrier des États-Unis*.

—Nous avons dit vendredi dernier que les conditions de l'Angleterre par rapport à l'Orégon était devant le Sénat. Ces conditions ont été acceptées à la majorité de 38 contre 12 et le traité devait partir hier pour l'Angleterre par l'*Hibernia*.

—M. Barthe est nommé greffier de la cour d'appel à la place de M. Scott qui a péri dans l'incendie du théâtre de Québec.

—MM. Daly et Papineau ont résigné. Nous ne donnerons aucune des suppositions qui sont à l'ordre du jour. Quand les nominations seront faites, nous en ferons part à nos lecteurs.

—Nous donnons en faveur de ceux qui sympathisent avec la cause des Polonais, un article de l'*Univers* qui ne pourra manquer de leur plaire, par les détails dans lesquels elle entre sur les suites de leur insurrection et sur la politique des différents pays à leur égard.

—Nous avons recommandé, dans notre dernier numéro, la lettre de Mgr. l'évêque de Chartres, à l'attention des personnes qui s'occupent de l'instruction, ou pour mieux dire, de l'éducation de la jeunesse; car l'instruction, sans une bonne éducation, est peu de chose. Le pieux évêque s'afflige de ce qu'on remplace les maximes saintes de la religion par des enseignemens sur les arts, le commerce, et même la culture de la terre; il pense apercevoir en cela, qu'on cherche à courber l'homme vers la terre; tandis que son front élevé vers le ciel lui fait connaître qu'il y a au-dessus de lui une patrie, vers laquelle il doit diriger ses regards. Nous avons remarqué, avec peine, qu'on avait omis dans certains abécédaires, les *Maximes tirées de l'Écriture Sainte*, qui se trouvaient dans les anciens alphabets. On pourrait dire qu'on les a remplacés par autre chose. Mais qu'aurait-on pu trouver de meilleur, de plus insinuant, de plus à la portée des enfans? Qu'on y fasse réflexion; ces maximes sont tirées de l'Écriture Sainte; elles sont les paroles de l'Esprit Saint, qui a voulu se prêter au langage des enfans mêmes. Ces préceptes renferment en eux une bénédiction toute particulière; ils se gravent dans le cœur des enfans d'une manière ineffaçable. Ces saintes maximes ont contribué à réformer, ou au moins, à corriger le mauvais caractère et les penchans vicieux de beaucoup d'enfans; le cœur de l'enfant est comme une cire molle qui se prête à toutes les impressions qu'on veut lui donner. Quand il lit tous les jours, et entend lire continuellement autour de lui ces avis si sages, ces bons conseils si souvent répétés; alors il les regarde comme des choses toutes naturelles, et il ne saurait comprendre qu'il pût en être au